Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 15

Artikel: A Douarnenez : [suite]
Autor: Dubarry, Armand
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-183242

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A DOUARNENEZ

VII

Le bruit des binious, des chants, des éclats joyeux se rapprochait; Stevan, affreusement pâle, la sueur au front, la poitrine débraillée, attendait, debout contre la haie. Le cortége, masqué jusque-là par un coude de la route, parut. Tinah, délicieusement jolie sous sa riche coiffe de noce, donnait le bras à Postik et semblait aussi heureuse que son seigneur et maître le meunier. Derrière le marié et la mariée venaient les grands-parents, les cousins, les cousines et une ribambelle d'amis.

Stevan étouffait, sa gorge était serrée, ses dents claquaient, il souffrait comme un damné. Cloué à sa place, les mains crispées, la tête tendue, on l'eût pris, avec ses vêtements en lambeaux, pour un de ces pauvres idiots, enfants des landes, qu'on recueille parfois dans les fermes en Bretagne, et qu'on emploie à garder les troupeaux.

— Tiens, *Lawik* (petite vermine)! lui cria gaiement Postik en le saluant du sobriquet méprisant donné d'habitude aux jeunes mendiants et en lui lançant une pièce de six blancs; il faut que tout le monde soit heureux aujourd'hui à Kerlas!...

Stevan frémit, un voile rouge tomba devant ses yeux, il fit un mouvement pour sauter à la gorge du meunier, mais en même temps deux poignets de fer le saisirent par les épaules, le maintinrent contre la haie, et une voix murmura à son oreille : « Patience, je te vengerai! »

Quand la noce fut loin, Stevan sentit ses nerfs se détendre, sa poitrine se gonfler et les sanglots se presser à sa gorge. Il se jeta par terre et pleura comme un enfant.

— Voyons, dit le teuz ému, ne te désespère pas ainsi; une *pennerèz* de perdue, deux de retrouvées. D'ailleurs, une fille qui n'a pas su t'attendre seulement six semaines est indigne de tes regrets. La constance des femmes, cher sauveur, est fragile comme la constance des hommes; bien fol est qui s'y fie, a dit un roi de France qui aimait à papillonner. Allons, soit homme. Vraiment, si on te voyait te lamenter de la sorte pour une coquette, que ne dirait-on pas! Pense à ton avenir, cela vaudra mieux; je t'aiderai à le faire, et puisse ton infidèle crever un jour de dépit en te sachant riche comme tous les meuniers des six évêchés!

Mais Stevan n'entendait rien. Tout à son désespoir, il continuait à sangloter et à se tordre les bras en appelant celle qui l'avait trompé. Enfin, il se leva, jeta un regard inexprimable du côté où la noce avait disparu, et s'enfuit, tête baissée, dans la direction de Douarnenez, en criant au rouge-gorge :

— Adieu, teuz, adieu, tu ne me reverras plus, je vais mourir!...

— Pauvre garçon!... murmura l'oiseau en le suivant des yeux.

. . . . . .

Le lendemain, c'était grande fête, c'était la Pentecôte. Il y avait foule autour de l'église de Plouaré, foule de matelots, de gens de mer surtout, car le gracieux sanctuaire appartient particulièrement aux côtiers de la baie de Douarnenez, qui la bâtirent, au XVIe siècle, avec le produit de pêches faites *ad hoc* dans la baie. On voit même, à l'intérieur de l'édifice, plusieurs poissons sculptés qui indiquent son origine.

Des enfants en haillons se pressaient sur la route, au-devant de ceux qui venaient faire leurs dévotions à l'église, en leur demandant un petit liard *à cause du bon Dieu*, et en psalmodiant le vieux refrain breton :

An ini goz e va doue.
An ini goz e zur.
(C'est la vieille qui est ma bonne amie;
C'est la vieille, j'en fais serment.)

Des femmes, des filles de matelots se rendaient, un cierge en main, à la chapelle de la Vierge, pour accomplir un vœu en faveur d'un père, d'un mari, d'un frère embarqué depuis longtemps et dont le retour tardait; des mendiants s'offraient aux riches poissonniers pour faire un tour d'église, pieds nus ou à genoux, à leur intention; des marchands d'images coloriées, de foulards, de mouchoirs de couleur, de petits pains blancs, de merises sèches, de gâteaux cuits, criaient leurs étalages; des marchands de chapelets, de couteaux à deux sous, d'épinglettes de laiton, parcouraient les abords de la place avec leurs éventaires, crochant au passage qui un pilote, reconnaissable à l'ancre d'argent pendue à sa boutonnière, qui un pêcheur d'Audierne avec sa veste bleue et son chapeau de paille, qui une femme de Douarnenez avec son bonnet plat, ses souliers découverts, ses habits éclatants de rouge, de jaune et de violets, qui un paysan des environs de Quimper, etc.

Un soleil magnifique égayait ce tableau, auquel se mêlèrent bientôt les gens de la noce de Tinah et de Postik, qui se rendaient au service funèbre qu'il est d'usage de faire célébrer à la mémoire des « pauvres parents défunts des deux époux », le lendemain du mariage, après qu'on a mangé les restes du repas de la veille.

Ce service devait avoir lieu dans la chapelle consacrée aux morts, la plus remarquable de l'église de Plouaré.

Les nouveaux mariés précédaient de trois ou quatre pas les membres de leurs familles et leurs amis; on remarquait que leurs allures étaient singulièrement maussades et embarrassées pour des amoureux à peine entrés dans la lune de miel.

Tinah s'appuyait à peine sur le bras de Postih; de son côté, Postik semblait honteux comme un renard à qui on a coupé la queue.

Qu'était-il advenu?...

Au moment où les deux époux franchirent le portique, un petit rire moqueur retentit entre eux. Ils tournèrent vivement la tête, mais ne virent rien. Tinah se mordit les lèvres; Postik écarquilla ses yeux, qui de rusés étaient devenus bêtes, et la noce, interpellée par une légion de mendiants, s'engouffra dans l'église.

Pendant ce temps, Stevan, qui avait erré toute la nuit comme un fou, tombait épuisé sur le bord de la route, à l'entrée du village.

Son aventure, publiée par ceux qui l'avaient recueilli à l'île du Lok, en faisait, depuis la veille, la fable du pays; aussi les passants l'examinaient-ils curieusement. Vaincu par la fatigue et par les angoisses, il s'assoupit sur l'herbe.

— Stevan! Stevan! que fais-tu là? lui cria tout à coup Margaridd, la fille du riche poissonnier de Douarnenez, qui venait d'accomplir un vœu à l'église de Plouaré et s'en retournait chez elle.

Stevan rouvrit les yeux et rougit. Margaridd l'avait connu riche, heureux; il n'osait la regarder en face.

— J'ai appris ton désastreux voyage, ajouta-t-elle avec douceur; je sais que ton cœur souffre; chacun ici-bas doit porter sa croix; mais ne te laisse pas aller au désespoir, et tu reverras des jours meilleurs. Mon père était l'ami du tien; il a reçu, de Nantes, une forte commande de sardines qu'il craint de ne pouvoir livrer, faute de pêcheurs: va le voir, il t'accueillera avec plaisir et te fera gagner de bonnes journées. Voilà pour le plus pressé. Plus tard, la fortune reviendra peut-être à toi... qui sait?...

Margaridd prononça ces derniers mots avec un sentiment pénétrant qui remua le gars, et s'éloigna en lui disant: « Au revoir! »

— Voilà une excellente fille, fit, à cet instant, une voix déjà chère à Stevan, qui sortait du bec d'un rouge-gorge perché tout près de là sur un bouquet de genêt.

(A suivre.)

THÉATRE DE LAUSANNE

LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

Opéra comique en trois actes, par MM. Rosier et de Leuven, musique de M. Ambroise Thomas.

L. Monnet.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY